N° 14 - 22-28 Avril 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro le 3e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS 1 Fr.

CLICHÉ FOX

PEARL WHITE

LA PLUS BELLE DISTRACTION

LE CINÉMA CHEZ SOI

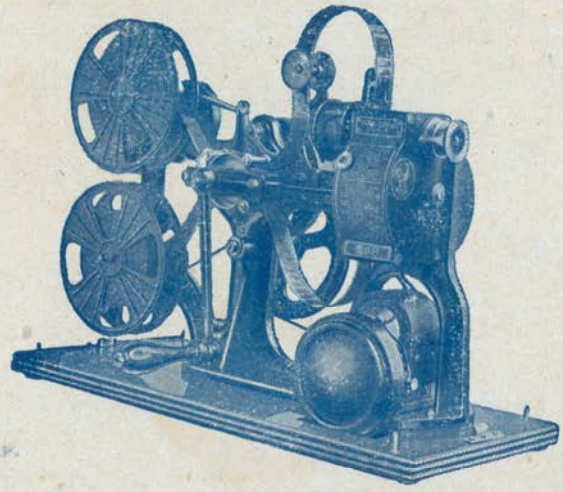
SANS DANGER :: SANS INSTALLATION

:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::

AVEC LE CINÉMATOGRAPHE DE SALON

PATHÉ-KOK

. .. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs .. .. ..



LE CINÉMATOGRAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"

est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main .. ..

.. .. Produisant lui-même son électricité .. ..

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE

DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE

PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

drames, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.

Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - *(Salles de Démonstration et de Projection)*

Scanned and Donated from the Collection of Darren Nemeth, 2022.

Le Numéro 1 fr. N° 14 Du 22 au 28 Avril 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS
France Un an . . . . . 40 fr.
Six mois . . . . 22 fr.
Les Abonnements partent du premier de chaque mois.

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
Directeurs
3, Rue Rossini, PARIS (9e) - Tél.: Gutenberg 32-32
(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS
Étranger Un an . . . . 50 fr.
Six mois . . . 28 fr.
Les Abonnements partent du premier de chaque mois.

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

GABY MORLAY

Votre nom et prénom habituels ? — *Gaby Morlay.*
Lieu et date de naissance ? — *Biskra, 1897.*
Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *La Sandale rouge.*
De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Lise Charmoy, dans l' « Agonie des Aigles », de Bernard Deschamps.*
Aimez-vous la critique ? — *Il en faut...*
Avez-vous des superstitions ? — *Oh ! non, Ça porte malheur.*
Quel est votre fétiche ? — *Je n'en ai pas.*
Quelle nuance préférez-vous ? — *Le vert.*
La fleur que vous aimez ? — *Le chrysanthème.*
Fumez-vous ? — *Hélas oui !*
Aimez-vous les gourmandises ? — *Beaucoup.*
Lesquelles ? — *Toutes.*
Votre devise ? — *Il vaut mieux rompre que plier.*
Quel est votre héros ? — *Napoléon.*
Avez-vous des manies ? — *Pas encore.*
Etes-vous fidèle ? — *Comme un homme.*
Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — *Demandez-moi plutôt ceux que je n'ai pas. Ce sera moins long.*
Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — *Volonté. Franchise. Orgueil.*
Quels sont vos auteurs favoris, écrivains, musiciens ? — *Madame de Ségur, La Fontaine, Paul Verlaine.*
Votre peintre préféré ? — *A. de La Gandara.*
Votre photographie préférée ? — *Celle-ci, dans mon rôle de Lise Charmoy, de l' « Agonie des Aigles ».*

Gaby Morlay

PETITE CORRESPONDANCE

" IRIS " répond aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine). Il prie ses correspondants de suivre attentivement cette rubrique où, dans les numéros déjà parus, ils trouveront des réponses allant au devant de leurs questions.

D. N. 16 *Alger* — Mary Walcamp : Universal Studios, Universal City; vous l'enverra peut-être.

P. P. — 1° June Caprice ne tournant plus depuis quelque temps, je ne puis pas vous indiquer son adresse ; 2° adressez-vous de notre part à l'Ecole des Opérateurs, 66, rue de Bondy.

Casque d'Or. — M. Burguet pourrait, seul, répondre à votre première question. Nous répondrons une autre fois à la seconde.

Un Lyonnais. — *Christus* se trouve en location chez M. Guégan, 6, place de la Madeleine, Paris.

Athénienne. — Nous sommes de votre avis et votre lettre fera l'objet d'un prochain article.

Un Savoyard. — Le film *La Rose du Rail* a changé de titre. Aucun n'a été définitivement choisi, et ce film ne sortira pas avant un an.

Tarzan. — Ce film a été fait d'après un roman publié en Amérique.

Cinéamateur. — Gaumont. Tous les films sont de métrages divers, d'après le sujet du scénario, mais la perforation est universellement la même.

Jeannette. — Sessue Hayakawa jouait le rôle de Toyama. Ces scènes ont été tournées dans les environs de Paris.

Gnon. — Ecrivez-lui une seconde fois au Film d'Art, 14, rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine.

Maya. — Ecr. à l'Eclipse, 94, rue St-Lazare.

Guy. — Demandez la notice de *L'Essor*, à la Phocéa-Location, 8, rue de la Michodière. Ecrivez-lui à New-York, mais j'en doute.

A. LL. Lucien. — 1° Vous allez la voir prochainement dans un grand ciné-roman ; 2° n'y comptez pas, et à quel titre ?...

Mimosa. — Les artistes ne nous autoriseraient pas à donner de tels renseignements privés.

Fleuron. — Oui. 30 ans environ. Non. Voyez nos numéros 9 et 10 qui vous donneront satisfaction. Oui, le Gaumont-Palace, quoique à Paris.

Pierrot s'instruit. — Oui. 30 ans environ. En Italie. Non.

Charlette. — Si vous lisiez attentivement notre *Petite Correspondance*, vous auriez déjà trouvé depuis longtemps la réponse à votre question.

Marcel Marre. — Non, nous ne pouvons, à notre vif regret, offrir les fascicules du *Fauve de la Sierra* aux acheteurs au numéro. Abonnez-vous.

Rêveur aux yeux bleus. — 1° Suivez *Cinémagazine* ; 2° René Cresté : 186, boulevard Carnot, à Nice ; M. Mathé : 11 *bis*, rue Quinault.

Fleur de Lotus. — Sessue Hayakawa : Robert Brunton Studios, 5311, Melrose avenue, Los Angelès. Nous mettrons bientôt à la disposition de nos lecteurs les photographies des vedettes de l'écran dans une édition bon marché.

Victalb. — 1° Oui. Voici son adresse : 36, boulevard Malesherbes, Paris.

C. D. G. I. — On opère par superposition.

Une amoureuse. — Voyez ci-dessus.

Douglas of New-York. — L'importation des films d'Amérique en France est irrégulière.

Jane. — Sessue Hayakawa. Voir notre n° 13.

A. P. Nogent.— A. Moreno: Vitagraph Studios, prospect and Talmadge Streets, Los Angelès.

Angeline. — Henri Bosc est marié à Cécile Guyon : adresse, Phocéa-film, 83, cours Pierre-Puget, à Marseille.

Maya. — Ruth Roland : 901 Manhattan Place, Los Angelès ; les autres adresses vous seront données plus tard.

Noris. — 1° *Tout se paye* est une adaptation cinématographique de Pierre Decourcelle, d'après le roman de Paul Bourget ; mise en scène de Henry Houry ; de quel artiste voulez-vous parler ? 2° Voici la distribution de *Une Fleur dans les Ronces* : M. Candé : Richard Osmond ; Rolla Norman : André Favart ; A. Lefaur : Thenard ; P. Amiot : le secrétaire ; Sabine Landray : Eliane ; Eugène Nau : Mme Favart.

Mihose. — Léonce Perret vient d'arriver à Paris. Son adresse : 26, avenue Charles-Floquet.

Lecteur assidu. — Nous ne pouvons pas accepter d'abonnements de moins de six mois.

Muguet. — 1° Avons répondu à cette question 2° adressez-vous à l'Ecole des Opérateurs, 66, rue de Bondy.

Jack Bert. — George B. Seitz était Fred Alexander Barlow, dans *Globe-Trotter par amour*. Séverin-Mars, 60, rue des Martyrs, Paris.

Magda Nardal. — 1° Est-ce du petit L'Afrique dont vous voulez parler ? 2° peut-être.

Naej Siaregna. — Adressez-vous à un metteur en scène, mais d'ores et déjà, nous devons vous dire que pour embrasser cette carrière, il faut, non seulement être photogénique, avoir le tempérament d'un artiste, mais aussi pouvoir attendre...

Polidor. — Marcel L'Herbier tourne actuellement en Espagne *El Dorado*.

Mazamette. — Oui, cet artiste comprend le français ; essayez toujours : Harold Lloyd, Rolin Film Co, 605, California building, Los Angelès

Grain de sel. — Vous pouvez écrire à Georges Lannes, aux films Eclipse, 94, rue Saint-Lazare, à Paris ; oui, vous le reverrez bientôt.

Pomponette. — Oui, George Walsh aura sa place dans *Cinémagazine*. Patientez un peu.

Lecteur béthunais. — Frank Keenan : Pathé Exchange, New-York. Pour Henry Krauss, le N° 11 vous donne satisfaction.

Admirateur de Constance Talmadge. — Morosco Studios, Los Angelès, de préférence en anglais ; probablement.

Le sphinx. — Il nous est impossible de publier cela, malgré l'intérêt qui s'y attache.

R. B. O. — 1° Il nous est bien difficile de vous dire dans quels cinémas d'Orléans sera projeté *Le Grand Jeu* ; 2° nous ne pouvons publier les photographies des étoiles du cinéma que les unes après les autres.

Guinot à Abbeville. — Adressez-vous à l'*École des Opérateurs*, 66, rue de Bondy, à Paris.

Lise. — 1° Pour Hayakawa, voir numéro 13.

Marguerite C. — M. P. Marodon peut vous renseigner : Phocéa, 8, rue de la Michodière.

Agnès Dickens. — Mille remerciements pour votre sympathique critique dont nous ferons notre profit.

Damita del maillo rojo. — 1° N'acceptons pas de publicité de ce genre ; 2° Impossible publier lettre : trop personnelle.

Maurice Cohen. — Regrettons de ne pouvoir vous offrir un service gratuit. Merci pour votre sympathie.

IRIS

LES SOUS-TITRES

LEUR NOMBRE ET LEUR IMPORTANCE DANS UN FILM

Cette question est d'un intérêt considérable pour le public et les professionnels...

Le public reproche à certains films d'être encombrés d'explications, de donner plus à lire qu'à voir. Et il sourit souvent du style dans lequel sont rédigées ces explications.

Les metteurs en scène répondent que s'il y a, en leurs œuvres, plus que le minimum nécessaire de mots, c'est parce que des coupures, faites malgré eux — celles-là mêmes que dénonçait notre maître Antoine en sa chronique vengeresse : « Tripatouillages » — nécessitent l'adjonction de sous-titres résumant ce qui se passait en les parties supprimées ou précisant le sens des passages mutilés. Et comme ils ne rédigent pas eux-mêmes ces sous-titres ajoutés par des « metteurs au point », ils n'acceptent aucune responsabilité au sujet de leur style et de leur orthographe.

On a souvent dit que si la nature abhorre le mélange des espèces, et ne permet pas aux animaux hybrides de se reproduire, l'Art est encore plus catégorique ; les statues coloriées des Grecs et des Italiens, par exemple, œuvres mi-peinture, mi-sculpture, sont d'abominables erreurs... Certes!... Mais la musique s'unit très heureusement aux paroles et, bien que, dans sa forme supérieure, elle reste seule, on ne peut dire que le drame lyrique, l'opéra, l'opéra-comique, l'opérette, le drame avec musique de scène, soient nécessairement de l'art secondaire...

De même la présence des sous-titres dans un film n'est pas un sacrilège !

Mais, quand et en quelle mesure les sous-titres peuvent-ils être insérés parmi les images ?

Lorsqu'ils intensifient la valeur dramatique de l'œuvre ou pour informer le spectateur *de faits qui ne sont pas cinématographiquement expressibles.*

Par exemple, *l'Angelus*, de Millet, n'aurait pas son plein effet si on supprimait le titre. On a cité aussi un tableau de Jules Breton où, sur un beau paysage, une paysanne, faucille en main, regarde attentivement dans l'air quelque chose qu'on ne voit point ; le titre qu'on ne pourrait non plus enlever, est *Le Chant de l'Alouette*.

On citerait bien d'autres tableaux illustres où quelques mots, au bas du cadre, intensifient heureusement l'effet de la composition artistique...

D'autre part, si vous devez indiquer que dix ans se sont écoulés entre deux parties, ou qu'un monsieur s'appelle Durand, il vous faut bien employer un sous-titre !... Certains détails de mise en scène, une carte de visite, une lettre, vous permettraient peut-être de l'éviter, mais en augmentant le métrage...

Il reste néanmoins certain que l'usage des sous-titres *doit être exceptionnel* et que la production actuelle en abuse. Un film n'est pas un récit en prose illustré par des images. Rien n'arrête plus péniblement l'action que les commentaires écrits. Si l'action est bien conduite, elle n'a pas besoin de sous-titres. Mais quelques rares scénaristes seulement savent bien conduire une action ; et, s'ils ne tournent pas eux-mêmes, peut-être le metteur en scène chargé de leur manuscrit en suivra-t-il mal les indications, et la bande sera ensuite si confuse qu'il faudra l'éclaircir avec des sous-titres.

Presque toujours, une scène fortement bâtie et jouée peut se passer de lignes insérées à l'écran. Si elle a besoin, pour son plein effet, d'explications écrites, c'est qu'elle n'a pas été parfaitement conçue et tournée. Trop souvent on assimile un film à une pièce de théâtre et on y introduit en sous-titres le dialogue des personnages. Or, si le dialogue cinématographique est habilement visualisé, nous n'avons pas besoin de sous-titres pour le suivre ; notre imagination suffit. Nous le devinons, je dirai même : *nous l'entendons* !

On va jusqu'à caractériser les personnages par des sous-titres ! Ce qui est l'abomination de l'abomination ! Vous nous dites, en sous-titre, que tel vieux monsieur est acariâtre et avare ? au lieu de cela, montrez-nous le donc bougonnant pour rien et se livrant à de ridicules économies, ce sera beaucoup plus convaincant. Car nous ne croyons que ce que nous voyons et non pas ce que vous nous affirmez...

Comme l'a dit Freeburg : « Le scénariste ignore le langage parlé, et il emploie à sa place le langage de l'attitude, de l'aspect, de la physionomie, de la contenance, du geste, du mouvement, le langage des objets, du décor, du groupement, de l'éclairage, et celui, magique vraiment, des res-

sources de l'appareil. Ce nouveau langage a des syllabes et des phrases qui doivent être combinées si subtilement qu'il en résultera un trésor de suggestion subtile... »

Cela revient à dire que l'art du cinéma consiste à *suggérer*, à donner son plein jeu, en la guidant, à l'imagination du public. Or, l'usage des sous-titres rompt brutalement toute suggestion...

Mais vous pensez bien que le Monsieur qui « met au point » les films dans nos grandes Sociétés se soucie de ces considérations artistiques bien moins que de sa dernière manille. Telle bande a dix-huit cent mètres et, pour quelque absurde raison, le Monsieur veut que « ça n'aie » que quinze cents. Il coupaille trois cents mètres « là-dedans » et remplace par des sous-titres ses suppressions insanes. Le metteur en scène est fou de colère la première fois ; un peu moins la seconde ; il arrive à s'en fiche. Quand on s'en fiche, l'œuvre s'en ressent... Etonnez-vous qu'une partie de la production française soit médiocre!...

La rédaction de *tous* les sous-titres est parfois confiée exclusivement au « Monsieur ». Ou bien il la revoit et corrige. Car « il connaît le public », ayant joué les troisièmes rôles à Castelnaudary ou servi des apéritifs à Gennevilliers. D'où ces phrases d'une sentimentalité de relaveuse de vaisselle et d'une syntaxe de ramoneurs qui ridiculisent le cinéma et qui lui ont tant nui auprès de l'élite intellectuelle française...

La traduction des sous-titres dans les films importés d'Amérique est fréquemment stupide ; on n'hésite pas à appeler, « Monsieur » un yankee ou un mexicain ; or « Monsieur » est comme « Madame » ou « Mademoiselle », une appellation exclusivement française et qui ne convient pas à un étranger. Souvent aussi, on va jusqu'à écrire en toutes lettres « Mistress », ce qui est une plus forte bévue encore, car ce mot s'abrège toujours en « Mrs ». On doit écrire Mrs Brown et non pas Mistress Brown. S'il est question de l'aristocratie anglaise, les erreurs sont follement comiques : Sir Arthur Conan Doyle est une fois devenu : « Monsieur Conan Doyle », le traducteur ignorant que *Sir* indique ici le titre de baronnet et doit être suivi immédiatement du prénom...

Rien n'est d'ailleurs plus difficile qu'un sous-titre à rédiger heureusement ! Il faut une grande expérience littéraire, une connaissance parfaite de la langue, et le don du « raccourci »...

J. JOSEPH-RENAUD

Ce que disent nos Lecteurs...

« Monsieur le Directeur,

« Lecteur de votre magazine, je me permets de vous adresser quelques lignes traitant un sujet un peu délaissé « La prise de vues animées à a portée de tous ».

Nombreux sont les amateurs de photographie, qui désireraient posséder un appareil cinématographique de prise de vues, mais, hélas ! aucun modèle d'un emploi économique n'est actuellement sur le marché. Quel est en effet l'amateur qui, vu la consommation énorme et le prix de la pellicule, peut entreprendre cette distraction avec un appareil courant ?

Avant la guerre, un cinéma avait été lancé, qui permettait la prise de vues animées sur plaques de verre, cette invention était déjà un grand pas vers le cinéma pour tous, mais les plaques, étant donné leur poids et leur fragilité, n'étaient pas encore d'un usage idéal, et de plus, le mécanisme nécessaire au fonctionnement était compliqué, bruyant et trépidant. Il y aurait eu à mon avis de plus grands avantages à conserver le film ; sa légèreté et son peu d'encombrement font son usage fort pratique.

Certaines maisons pensaient rendre la prise de vues animées plus économique, en diminuant le format du film, mais ces bandes revenaient encore fort cher et de plus, l'approvisionnement ne devait pas être toujours très facile.

Un moyen plus simple et pratique serait d'employer le format courant, mais de diminuer les dimensions de chaque vue au point d'en prendre six sur l'espace où normalement on en impressionne une seule. L'économie serait ainsi très grande. Un mécanisme très simple se chargerait de déplacer la bande devant l'objectif verticalement et horizontalement. Peut-être reprochera-t-on à cet appareil le petit format de ses vues, mais ces dernières étant destinées aux séances de famille, il ne serait pas utile d'en obtenir un fort grossissement à la projection

Ce cinéma devra, bien entendu, servir pour la projection et la prise de vues.

Si cette idée est susceptible d'intéresser les partisans du " cinéma pour tous " je vous laisse toute liberté quand à l'usage de ces lignes et je me ferai même un plaisir de donner quelques détails sur la réalisation de cet appareil. »

R. MASSON.

A nos lecteurs et aux fabricants d'appareils de répondre.

Cinémagazine Actualités

— Alors, tu es toujours fourré au cinéma ?

— Mon vieux, tu connais le dicton : En avril, ne te découvre pas d'un... film !... »

Le docteur Simons prodigue ses soins à Madame Germania qui voit arriver le 1er mai avec inquiétude, car c'est à cette date que les Alliés doivent lui jouer le dernier épisode du chef-d'œuvre de M. Briand.

Tous les journaux ont parlé d'une brave dame qui vient d'être cambriolée selon les méthodes du cinéma : cagoules, mains gantées, etc., etc...

Ne nous étonnons pas, si, un jour, MM. les cambrioleurs convoquent un opérateur pour *prendre* leurs opérations !

Les grèves s'étendent en Angleterre. Gagneront-elles notre pays ?

La saison, il faut l'avouer, incite les travailleurs à tourner les « plein-air ».

Ne nous affolons pas, le dénouement arrivera vite et bien !

Des puissants du jour, les bouchers, viennent de baisser leurs tarifs.

Que ces heureux commerçants s'estiment privilégiés : la censure ne coupe pas leurs beefteacks et ils ne paient pas le droit des pauvres ni les taxes communales !

Lénine et Trotsky satisfaits d'avoir supprimé les « Borgeois » de la Russie, reviendraient au régime capitaliste ... Décidément, on reprend toujours les films à succès... puisqu'ils sont d'un excellent rapport !...

Constantin lui, ne fait pas ses frais et il est douteux qu'il reprenne sa dernière production « Smyrne-Esky-Cheir », film documentaire bien fait pour éclairer sa lanterne...

Les amateurs d'Histoire sont dans la joie. Après Napoleon, nous fêterons Shakespeare et Jeanne d'Arc, et le cinéma prendra une grosse part dans la célébration de ces gloires mondiales.

On projette en ce moment *Le Tueur de femmes*.

Notre Landru national ne va pas manquer de protester, car il semblait jusqu'ici, avoir l'exclusivité de cette affaire..

LES FILMS QUE L'ON POURRA VOIR...

BLANCHETTE — J'ai déjà dit ici même le triomphe remporté par l'œuvre immortelle de Brieux, adaptée par René Hervil, la maîtrise de MM. de Féraudy et Mathot, le jeu de Mme Kolb, admirable de vérité, le succès du cantonnier Baptiste et la nouvelle consécration du grand talent du metteur en scène comédien.

Le succès remporté à la présentation ordinaire de *Blanchette* au Palais de la Mutualité n'a pas été moins grand que celui qu'obtint ce beau film à la présentation spéciale de l'Artistic.

***

LA LEGENDE DU SAULE — Une étrange fantaisie dramatique du vieux Japon, tirée du roman de Cohan et Harris, nous dit la notice de la Phocéa.

Elle n'est pas le moins du monde étrange, mais tout à fait charmante, au contraire. J'ignore si elle a été réellement tournée au pays du Soleil Levant, mais tout ce que je puis dire, c'est que l'imitation — si imitation il y a — est parfaite jusque dans les moindres détails.

C'est une des plus exquises légendes du vieux Japon que fait revivre à l'écran ce film interprété supérieurement par Viola Dana.

Cette légende, nous dit-on, vieille de plusieurs siècles, emprunte aux terribles événements qui viennent de se dérouler un caractère de saisissante actualité :

« Dans les temps anciens, un illustre guerrier du Japon, rassasié de gloire et fatigué du monde, était venu goûter dans les parages d'Ito un repos bien gagné. Bientôt, cependant, la solitude lui parut aussi lourde que son armure, ce que les Dieux ayant appris, ils le guidèrent vers un saule où une princesse l'attendait. Cette princesse était l'âme même du saule. Elle aima le guerrier et fit son bonheur comme l'aurait fait une femme mortelle, jusqu'au jour où un message du grand Mikado vint faire connaître au guerrier que de nouveaux ennemis menaçaient l'Empire sacré et qu'il fallait le secours de son invincible épée.

— « Dites à votre Mikado, répondit fièrement le guerrier à la délégation envoyée auprès de lui, que je suis sourd désormais au bruit des armes et que ma retraite doit être respectée.

— « Pourquoi fermeriez-vous l'oreille aux cris de détresse de notre chère Patrie ? » lui demanda la Princesse indignée.

— « Parce que je ne veux plus entendre que le cri de mon cœur et l'appel de votre tendresse. »

Voyant que le guerrier devenait lâche, la Princesse prit elle-même son épée, et l'ayant baisée à la garde, elle en frappa le cœur du saule qui abritait leur humble chaumière. Mais son âme et le cœur du saule s'unirent pour toujours... Et le guerrier, voyant que sa Princesse avait disparu dans le cœur même du saule, comprit alors qu'il fallait répondre à l'appel du Devoir et prendre de nouveau le commandement des troupes du Mikado. »

C'est autour de cette légende infiniment jolie et d'un sage enseignement que gravite l'action, assez mince, évidemment, mais vraiment délicieuse de fraîcheur, de sentiment et de tendresse.

Viola Dana est délicieuse en japonaise mutine et sentimentale C'est la jolie mousmé dans toute sa grâce fragile. Vous verrez avec plaisir ce film évocateur.

Cliché Phocéa.

VIOLA DANA dans **La Légende du Saule**

***

MISS Pearl White est revenue à Paris où, il y a quelques mois, elle nous avait charmé par sa présence.

C'est en 1914 qu'elle tourna *Les Exploits d'Elaine*. Puis, son succès grandissant, vinrent : *Les Mystères de New-York*, *Le Masque aux Dents blanches*. *Le Courrier de Washington*, *La Reine s'ennuie*, qui, en tous pays, furent des gros succès d'édition, car la beauté, la grâce, le charme très personnel et des plus sympathique de cette séduisante jeune femme, donnaient à tous ces ciné-romans un attrait incomparable. Sans souci du danger et accomplissant avec une crâne témérité les prouesses sportives les plus imprévues, miss Pearl White est bien la Reine des Ciné-Romans.

Fox Film qui s'est attaché la sympathiqu artiste l'a fait venir en Europe afin de soutenir la publicité des nouveaux films tournés avec elle, notamment *la Fille du Fauve*.

Cinémagazine, au nom de ses milliers de lecteurs, lui souhaite la bienvenue. NYCTALOPE.

... A PARTIR DE CETTE SEMAINE

Cliché Fox.

PEARL WHITE dans la **Fille du Fauve**, le prochain film dans lequel on la verra.

MISS PAULINE JOHNSON, Mme KOLB, DE FÉRAUDY dans **Blanchette.**

L'AME de KOURA-SAN

Comédie dramatique en quatre parties

PATHÉ Éditeur

« L'extérieur d'une femme est celui d'une sainte ; mais son cœur est celui d'un démon. »

Clichés Pathé

LA MORT DE KOURA-SAN

Un pauvre artiste peintre japonais, nommé Toyo, s'est épris d'une de ses jeunes compatriotes, Koura-San. Celle-ci est la fille du propriétaire d'une maison de thé dans laquelle il vient de peindre un panneau représentant une vieille coutume japonaise encore en vigueur, le Shinju, ou double suicide de deux fiancés dont les parents ne veulent pas autoriser le mariage.

Le père de Koura-San, Naguchi, refuse obstinément de donner sa fille à Toyo qu'il trouve trop pauvre. Les deux amoureux, désolés, vont faire revivre l'antique usage et se suicider ensemble aux pieds de Bouddha, lorsqu'on apporte au jeune artiste une lettre dans laquelle un oncle fort riche, habitant l'Amérique, l'invite à venir le rejoindre pour prendre la direction de ses affaires que son âge et sa santé ne lui permettent plus de gérer.

Sur les instances de Koura-San et de Toyo, Naguchi consent à laisser les deux jeunes gens se fiancer et il reste entendu qu'ils se marieront quand l'artiste reviendra d'Amérique, après fortune faite.

Depuis un an, Toyo est installé à New-York et ses affaires marchent à souhait. Chaque semaine, il écrit à Koura-San, mais il s'étonne que sa fiancée ne lui réponde jamais.

Or, les lettres ne parviennent pas à leur destinataire, car Naguchi les intercepte. Ses affaires périclitent, il veut marier sa fille à un riche marchand japonais qui la lui a jadis demandée pour femme. Un jour, désireux de se débarrasser du fiancé encombrant, bien que lointain, il substitue à une lettre de ce dernier une missive de son cru, d'après laquelle Toyo est censé renoncer à Koura-San pour épouser une sienne cousine, fort riche.

Mais l'ancien soupirant de Koura-San, soupçonnant la manœuvre intéressée de Naguchi, se récuse, prétextant un autre engagement.

Sur ces entrefaites, Koura-San fait la connaissance d'un client de son père, un artiste peintre américain, Herbert Graham, qui la prie de lui servir de modèle. Elle refuse d'abord, puis ayant confié au jeune homme qu'elle désire aller en Amérique pour se venger d'un fiancé infidèle, Herbert lui offre de payer son voyage aux Etats-Unis si elle consent à poser pour lui. Elle accepte sa proposition.

Quelques semaines ont passé. Koura-San a servi de modèle au jeune peintre et, suivant enfin le conseil qu'il lui a donné de renoncer à sa vengeance et d'oublier l'infidèle, elle est devenue sa maîtresse.

Herbert n'a nullement l'intention d'épouser Koura-San et il l'abandonne un jour sans l'avertir, pour regagner sa patrie. Lorsqu'elle rentre chez son père, elle y trouve Toyo, revenu d'Amérique après fortune faite, qui vient lui rappeler l'engagement qu'elle a pris jadis envers lui.

Désolée, et ne voulant pas dénoncer son père, qui lui a dévoilé son infâme supercherie, Koura-San se suicide. Avant qu'elle rende le dernier soupir, Toyo la somme de lui dévoiler le nom de son séducteur. Elle lui répond en donnant un faux nom : Herbert Gray.

De retour en Amérique et décidé à tirer vengeance de celui qui a brisé son bonheur, Toyo s'aperçoit que Koura-San lui a menti et que le peintre Herbert Gray n'est pas l'homme qu'il cherche. Enfin, une revue artistique donnant une reproduction du portrait de Koura-San, ainsi que le nom de son auteur, le met sur la voie.

Son premier soin est de faire l'acquisition du fameux tableau ; mais il est à peine en sa possession qu'il reçoit la visite d'une riche et jolie fille, Edith Jameson, qui voudrait lui racheter la toile en question parce que l'auteur, Herbert Graham, est son fiancé.

Prétextant un engagement pris avec un tiers, il refuse de lui vendre le tableau. Mais Toyo tient sa vengeance. Il ne tuera pas Herbert, il le torturera vivant en s'emparant de sa fiancée. Le Japonais prépare immédiatement l'exécution de son plan. Il loue une villa voisine de celle de la famille Jameson et invite Edith à y venir voir aussi souvent qu'il lui plaira le portrait de Koura-San.

Ne se doutant pas du piège qu'on lui tend, Edith se rend à plusieurs reprises chez le Japonais qui l'accueille avec une galanterie empressée.

Un jour, qu'il s'est arrangé pour se trouver seul avec la jeune fille, il lui raconte l'histoire véridique de sa fiancée, séduite par Herbert Graham. Il se dresse menaçant devant elle et lui déclare : « Les femmes n'ont pas d'âme, elles n'ont que leur beauté, la vôtre paiera pour Koura-San. »

« LES FEMMES N'ONT PAS D'AME... »

Après une courte lutte, Edith repose sur un canapé, à demi-évanouie, à la merci du Japonais, lorsque survient Herbert qui, pris de soupçons, s'avance vers Toyo, le pistolet au poing.

Edith, revenue à elle, explique à son fiancé le désordre de sa toilette. Elle vient, dit-elle, de faire une chute dans le jardin. Mais Toyo, fou de rage, se précipite sur Graham, il le désarme et le terrasse puis, s'adressant à Edith, il lui demande pourquoi elle vient de mentir pour lui sauver la vie. Et la jeune fille de répondre : « C'est pour que l'homme que j'aime ne devienne pas un meurtrier ».

Alors, Toyo comprend pour quel motif Koura-San lui a menti jadis. Il lui semble que le portrait de la petite Japonaise s'anime comme si son âme voulait l'inciter au pardon. Il se calme et, jugeant que, quoi qu'en disent les vieux livres saints du Japon, la femme possède une âme souvent plus aimante, plus fidèle et plus dévouée que celle de l'homme, il pardonne à Herbert Graham et obtient qu'Edith lui pardonne elle-même.

Nos Abonnés trouveront la couverture du GRAND JEU :: :: encartée dans notre prochain numéro :: ::
Nous pourrons fournir cette même couverture à nos lecteurs, contre l'envoi de cinquante centimes

L'INTERPRÉTATION

Tour à tour journaliste, critique d'art, metteur en scène, « visualisateur », comme il aime à se qualifier, M. Henri Diamant-Berger est, parmi les plus entreprenants et les plus actifs, un des hommes sur lesquels l'industrie cinématographique française peut le plus compter.

Il publia Le Cinéma *et* L'Art du Geste. *Ces livres ont été tout particulièrement appréciés par les cinématographistes et nous ne doutons pas que nos lecteurs prendront le plus vif intérêt aux idées qu'il développe quant à l'Interprétation, si importante au Cinéma.*

Combien veulent faire à tout prix du cinéma comme acteurs ? S'ils connaissaient mieux la fatigue d'une telle profession, beaucoup renonceraient à ce farouche désir qui gâche leur temps et celui des cinématographistes sans cesse assiégés. Pour réussir au cinéma, il faut renoncer au théâtre et commencer un long apprentissage qu'aucun gain, qu'aucune gloire ne viennent dès l'abord compenser. Il faut être docile et compréhensif, travailleur et matinal, presque toujours jeune et beau. Je ne parle pas des mésaventures physiques perpétuelles, des accidents, des scènes d'eau qui ne sont qu'un ennui accessoire, mais il n'est pas de travail plus ingrat, plus lent et plus monotone que le tournage d'un film ; mais en exceptant les plus grandes étoiles, il n'en est pas de plus mal payé, ni d'un rendement moins sûr, plus irrégulier. Il n'y a pas actuellement dix petits artistes munis d'un contrat, voire d'une promesse. Quand les maîtresses des régisseurs et metteurs en scène ont passé après les étoiles, il ne reste plus rien que de vagues figurations payant mal les longues attentes, les vaines démarches et la course aux recommandations. La plupart du temps, aucune leçon, aucun conseil, aucun progrès ne sort du cachet péniblement gagné. Il faut recommencer comme un débutant sans cesse et presque sans espoir. Pour un cas heureux, que de découragements, que d'épaves. Le cinéma est un miroir aux alouettes, faible ressource pour beaucoup de malheureux qui en vivent juste assez pour ne pas mourir de faim. La fabrication diminue tous les jours, et condense encore l'âpre lutte au cachet. Pour venir au cinéma et y réussir, il faut des dons exceptionnels et une travailleuse persévérance qui s'allient rarement.

Voyons maintenant les exigences du cinéma véritable.

Le cinéma, malgré son amour de la vérité, ou plutôt à cause de son amour pour la vraisemblance, doit rechercher la beauté et la grâce chez tous ses artistes. Il s'adresse à l'œil et la laideur même y doit conserver une certaine harmonie. La plupart des films traitent de l'amour et on nous doit de nous montrer des êtres susceptibles d'être aimés. Cela est également vrai des hommes et des femmes. On a dit cent fois qu'au cinéma l'âge ne pardonnait pas. Il y a là une petite exagération, mais il est certain que les outrages des ans y sont de beaucoup plus irréparables qu'à la scène.

Pour une ou deux qui défendent honorablement leur quarantaine, nous comptons parmi nos vedettes dix jolies femmes en pleine jeunesse, en pleine fraîcheur. Nous ne recherchons que celles-là, celles dont les traits sont purs, dont la taille est élégante et la souplesse extrême, non seulement pour les efforts physiques qui leur sont plus fréquemment demandés qu'au théâtre, mais pour leur allure générale, leur démarche, leur aspect.

Le cinéma accuse, il exagère ; la mise au point cinémato raphique est volontiers brutale ; par cela même elle élimine certaines beautés trop expressives qu'elle défigure, certains types très goûtés à la ville et à la scène pour réserver le plus vif succès à certaines physionomies qui peuvent sembler à la ville effacées ou trop discrètes.

La beauté cinégraphique n'est donc pas un critérium absolu. Elle ne rend pas compte de tous les détails qui peuvent nous charmer dans une femme et il n'y a aucun déshonneur à y paraître laid.

Je connais bien des cas où la surprise la plus désagréable fut réservée à de fort jolies femmes.

Une chose qu'il convient également de ne jamais oublier est que la photographie rend les couleurs d'une façon toute personnelle. Un fond de teint mal choisi a vite fait une négresse et de beaux cheveux oxygénés deviennent noirs comme de l'encre.

Seule, l'expérience donne aux notions imprécises que nous possédons une certitude relative ; tel qu'il est, le cinéma n'en possède pas moins une abondante moisson de jolies femmes fort appréciées.

C'est un point d'importance capitale et sur lequel on n'insistera jamais assez, qu'un film doit être tourné par de jolies femmes presque exclusivement. Le théâtre a la même loi théorique, mais au théâtre, un physique vieilli, fatigué ou insuffisant, peut plus facilement se truquer. Au cinéma un maquillage savant peut encore rétablir l'indispensable illusion, mais on n'a plus la jeunesse de la voix pour aider à la tromperie. Au cinéma il y a certaines vedettes qui savent admirablement se faire la physionomie sous laquelle elles sont connues, mais que de soins, que de recherches ! La perruque, le postiche sont utilisables et utilisés, mais c'est toute une science qui a besoin d'être apprise.

HENRI DIAMANT-BERGER

(à suivre)

Clichés Art et Cinématographie

LES ADIEUX A FONTAINEBLEAU

L'AGONIE DES AIGLES

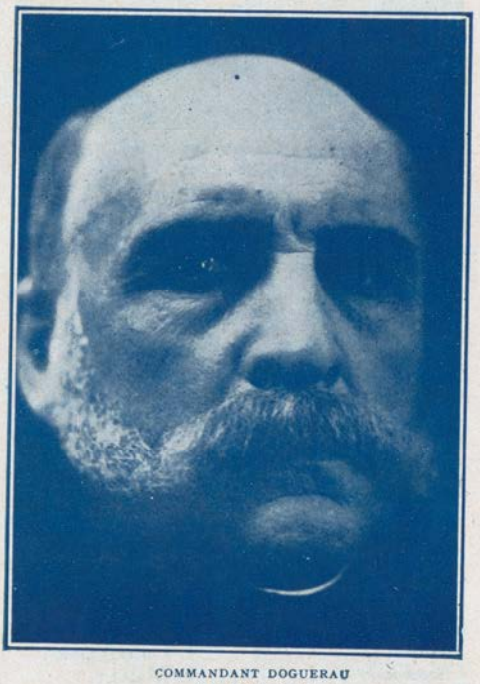
DANS l'après-midi du 5 mai 1921, quelques minutes avant 6 heures (7 heures de l'heure actuelle), il y aura juste un siècle que Napoléon mourut à Sainte-Hélène.

Parmi les nombreuses manifestations commémorant cette date, qui, funèbrement, sonne au cadran des heures glorieuses de la France, se place, au premier, la présentation du film *L'Agonie des Aigles*, mis en scène par M. Bernard-Deschamps, d'après un des célèbres romans de Georges d'Esparbès, *Les Demi-Solde*.

Il convient, ici, de rendre un hommage mérité à la Société Française *Art et Cinématographie*, constituée afin de réaliser les hautes fresques de notre histoire nationale et à laquelle nous sommes redevables de cette pieuse évocation.

A la représentation de gala, qui aura lieu au Trocadéro le jeudi soir 28 avril, sous la présidence d'honneur de M. le maréchal Foch, au profit d'Œuvres nées de la guerre et reconnues d'utilité publique, nous ne pourrons voir tout le film, mais certains tableaux seulement dont voici le détail :

Présentation des Drapeaux à l'Empereur ; Wagram ; La Retraite de Russie ; Les Adieux à Fontainebleau ; Le Départ pour Sainte-Hélène ; La Mort de Napoléon ; L'Aiglon à Schœnbrunn ; Le Conseil de Guerre ; L'Exécution des Demi-solde ; Le Tombeau de l'Empereur.



COMMANDANT DOGUERAU
(M. Desjardin)

LE PRINCE DE METTERNICH
(M. Moreno)

Commencé le 1er juin 1920, ce film pour lequel il a été tourné 27.000 mètres de négatif, sera présenté au public en 4 épisodes de 1.500 m. On a donc, très sévèrement, sélectionné 6.000 mètres. Parmi les 21.000 mètres qui ont été sacrifiés, combien de beaux tableaux qui, pourtant, mériteraient d'être vus.

Voici la distribution des principaux rôles :

Napoléon . . . . . / *Colonel de Montander* . .	M. Séverin-Mars.
Le Roi de Rome, duc de Reichstadt	le petit Rauzena.
Lise Charmoy	Mlle Gaby Morlay.
S. M. l'Impératrice Marie-Louise	Mme Séverin-Mars.
Commandant Doguerau / *Général Petit*	M. Desjardin.
Goguelu	M. Gilbert Daleu.
Pascal de Breuilly . . .	M. René Maupré.
Triaire	M. Danvilliers.
Chambuque	M. Mailly.
Fortunat	M. Dartigny.
Fouché	M. Legal.
Le Préfet de Police	M. Duval.
Metternich	M. Moreno.

Dans le prologue, nous voyons le jeune duc de Reichstadt, le Roi de Rome pour les Grognards, ému aux récits qu'à Schœnbrunn, sous un déguisement, est venu lui faire le colonel de Montander. Ce sont les charges de Wagram, d'Eylau, de Friedland, qui apparaissent à nos yeux, et, comme en une apothéose, le soir triomphal de la bataille d'Austerlitz, la présentation à l'Empereur des drapeaux pris à l'ennemi.

La reconstitution de ces grands gestes fait honneur à l'animateur qui a su galvaniser des masses parfois peu dociles.

C'est dans la galerie Henri II, du Palais de Fontainebleau, que fut tournée une autre scène grandiose, la présentation des Aigles à Napoléon et à la cour impériale.

Les armes et les uniformes du temps ont été prêtés par le Musée de l'Armée, dont on ne saurait trop reconnaître la précieuse collaboration et c'est un drapeau authentique, pris pour la circonstance aux Invalides, que l'on verra au premier plan.

A ce sujet, je ne saurais taire un incident touchant qui s'est passé.

Lorsque la glorieuse relique fut apportée par un colonel de la place de Paris et qu'on le

COLONEL DE MONTANDER
(M. Séverin-Mars)

déploya religieusement, des femmes se mirent à genoux et demandèrent la permission d'en baiser les franges.

Cet incident seul dit avec quel respect ces pieuses reliques ont été maniées, et que nulles mains profanes n'eussent oser y toucher.

Pendant cette séance qui fut enlevée en deux heures, afin d'électriser sa nombreuse figuration, M. Bernard Deschamps fit jouer, sans arrêter, des sonneries de cavalerie.

Si l'on songe que recrutée dans les principaux théâtres de Paris, la figuration arrivée à Fontainebleau à 9 heures du matin, devait repartir à 4 heures de l'après-midi, on verra quel travail il a fallu que M. Bernard Deschamps exécute en ces quelques heures.

Les scènes de la retraite de Russie ont été tournées dans le Jura, par 65 centimètres de neige, près de l'endroit où, en 1800, Bonaparte franchit les Alpes pour aller battre les Autrichiens à Marengo.

La scène des Adieux à Fontainebleau fut tournée en présence de plus de 10.000 spectateurs.

A ce moment il planait sur cette foule curieuse comme un silence religieux qui donnait, à cette évocation d'une des pages les plus pathétiques de notre histoire, un cachet vraiment grandiose. M. Desjardin, qui avait bien voulu jouer le rôle du général Petit, fut empoigné par la situation et pleura véritablement lorsque M. Séverin-Mars, interprétant le rôle de Napoléon, lui dit les paroles mémorables :

« *Adieu, mes enfants, je ne puis vous serrer tous sur mon cœur, mais j'embrasse votre général.* »

Comme on le pense, M. Bernard Deschamps ne put tourner dans le palais de Fontainebleau que muni des autorisations en règle données par les pouvoirs publics et ratifiées par les autorités compétentes. Elles lui furent retirées provisoirement à la suite d'une vive campagne de presse locale qui prétexta les risques d'incendie possibles dont était menacé le palais de Fontainebleau par les opérateurs.

Pendant que nous parlons des difficultés imprévues et suscitées à M. Bernard Deschamps, rappelons un petit article paru dans *L'Humanité* : « Pourquoi on fait deux ans de service », qui fut très remarqué, car il blâmait l'emploi, pour les charges du film, d'un détachement de jeunes cavaliers de la classe 1920.

Après la presse, ce furent les groupes électrogènes qui firent de l'opposition et sur 5, trois refusèrent de fonctionner, on n'a jamais su pourquoi !

LE DUC DE REICHSTADT JOUANT EN CACHETTE DANS SA CHAMBRE

C'est aux studios Gaumont que furent tournés les intérieurs et reconstitués le Foyer de la danse de l'ancien Opéra de la rue Le Peletier et le Café de la Régence.

D'autres scènes furent tournées au théâtre de Melun qui, ancienne église désaffectée, date de 1815 et a encore des ornements style Empire. Le duel fut tourné dans la fosse aux ours du Jardin des Plantes, dont l'administration fut des plus accueillantes.

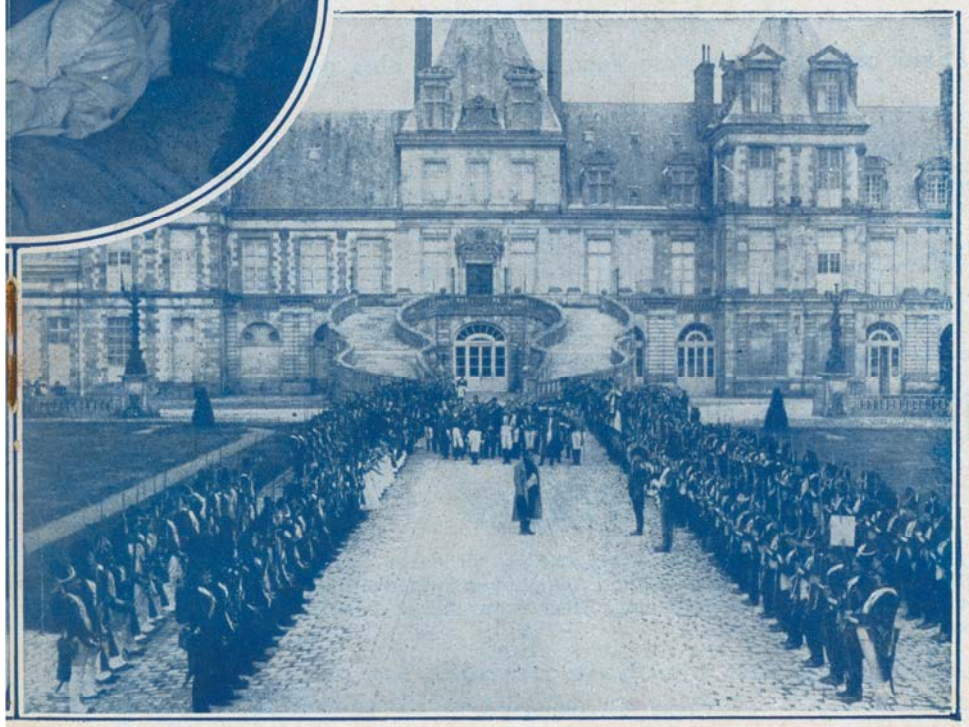
M. Bernard Deschamps ne tarit pas d'éloges sur ses interprètes et sur tous ceux qui, participant à la réalisation d'un tel film, lui prêtèrent leur concours, tels que ses opérateurs de prise de vues, MM. Georges Asselin, Cohendy, Ravet. Il nous cite combien le jeune Rauzena fut un admirable petit interprète. Cet enfant, très sensible, s'émotionnait à la pensée d'évoquer le

LES DEMI-SOLDE A LA GUINGUETTE

LE FOYER DE LA DANSE, A L'OPÉRA, EN 1830

L'EMPEREUR SUR

LE PELOTON D'EXÉCUTION



R SON LIT DE MORT

LES ADIEUX A FONTAINEBLEAU

souvenir du petit roi de Rome captif à Schœnbrunn. Souvent il pleura, et, alors, allait se réfugier dans les bras de sa mère.

« Tous les artistes qui ont interprété les Demi-Soldes, me dit M. Bernard Deschamps, ont montré un « cran » extraordinaire dans ces rôles chevaleresques où il fallait un certain « panache » pour évoquer toutes ces silhouettes sympathiques. Dans le duel dans le parc, dans la scène du Conseil de Guerre, dans celle du peloton d'exécution qui évoque cet admirable détail : le peloton français n'ayant pas eu le courage de tirer sur des officiers français, fut remplacé par un peloton de gardes suisses !... tous ces artistes ont fait preuve de rares qualités de composition.

« Parlerai-je de Séverin-Mars, qui fut admirable dans les deux rôles de Napoléon et du colonel de Montander. Parlerai-je de Desjardin, épique Doguereau, de Mlle Gaby Morlay qui s'est surpassée dans un rôle où son réel talent la classe parmi les premières artistes cinégraphiques. »

De telles œuvres viennent, une fois de plus, proclamer la renaissance de l'art cinégraphique français qui, non seulement peut faire aussi bien que l'étranger, mais doit faire mieux, car il a, à son servi e, tout un passé de gloires à évoquer, des sites, beaux parmi les plus be ux ; des monuments historiques qui ne demandent qu'à être animés. Et, avec cela, des artistes dont les talents égalent les plus grands.

V. GUILLAUME-DANVERS.

NOS CONCOURS

VOS ÉTOILES PRÉFÉRÉES

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons à nos lecteurs que la clôture de ce concours

EST FIXÉE AU 25 AVRIL

Passé cette date, aucune réponse ne sera plus admise.

Prix :

Lorsque les réponses à ce referendum nous seront parvenues (dernière limite 25 avril), nous en extrairons celles qui nous paraîtront les plus originales et intéressantes, nous les classerons et nous attribuerons les prix suivants aux cinq premières qui seront, en outre, publiées dans *Cinémagazine.*

LISTE DES PRIX :

1er Prix. Bon pour une séance de prise de vue dans un studio parisien où le gagnant sera filmé, ou Dix grandes photographies des vedettes de l'écran.

2e Prix. Six photographies des vedettes de l'écran.

3e — Un abonnement d'un an à *Cinémagazine.*

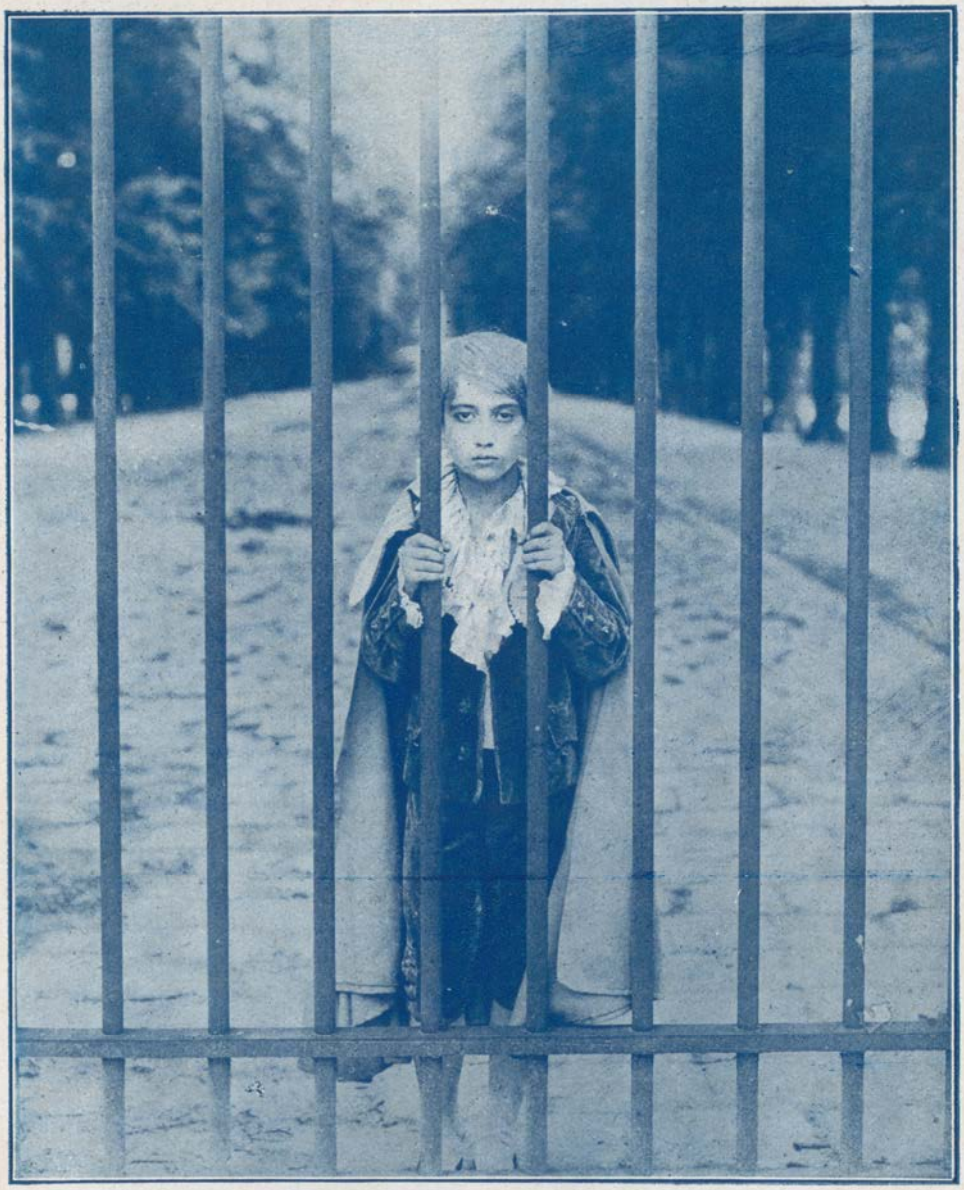
4e — Un coffret de parfumerie.

5e — Un abon1 de six mois à *Cinémagazine.*

Quelle est la Reine des Provinces de France ?

Nous prions nos lecteurs de conserver ou de se procurer les Numéros de " CINÉMAGAZINE " où nous publions les photographies des concurrentes primées dans les épreuves régionales. Elles feront l'objet de notre prochain concours.

Lire dans notre prochain numéro les détails de ce Concours



LE PRISONNIER DE SCHŒNBRÜNN

Le Duc de REICHSTADT (Le petit RAUZENA)

Cliché Art et Cinématographie

22 Avril 1921

Quelle est la Reine des Provinces de France ?

V. — LE SUD-EST

Sur 253.012 suffrages exprimés, Mlle Estelle Rudat arrive bonne première avec une majorité de 62.179 voix sur la seconde élue.

La Savoyarde	137.925 voix
La Lyonnaise	75.746 —
L'élue de l'Yonne	14.855 —
La Bourguignonne	12.867 —
L'élue du Rhône.	6.753 —
L'élue du Vivarais	3.297 —
L'élue du Velay.	1.569 —

Au cours d'une somptueuse fête donnée le 5 septembre dernier à la villa des Fleurs, à Aix-les-Bains, Mlle Estelle Rudat fut l'élue du concours régional dont le jury, formé de notabilités internationales (?)

LA SAVOYARDE : Mlle **Estelle RUDAT**. *Nee à Gaillard (Haute-Savoie), en* 1899, *de père et mère savoisiens*. Cheveux : châtains. Yeux : noisette. Taille : 1 m. 72. *Elue à Aix-les-Bains (Savoie), le 5 septembre* 1920. Président du Jury M. Tramu, adjoint au maire d'Aix-les-Bains.

LA LYONNAISE : Mlle **Micheline BERMOND**. *Née à Lyon (Rhône), en* 1899, *de père et mère lyonnais*. Cheveux : blond doré. Yeux : bleu sombre. Taille : 1 m. 61. *Elue à Lyon, le 25 octobre* 1920. Président du Jury : M. Rambaud, adjoint au maire de Lyon.

L'ELUE DE L'YONNE : Mlle **Yvonne de JOIGNY**. *Née à Villecien (Yonne), en* 1894, *de père et mère de l'Yonne*. Cheveux : blond doré. Yeux : bleu foncé. Taille : 1 m. 70. *Elue à Auxerre Yonne), le 2 octobre* 1920.

lui offrit une superbe rivière de diamants formant bracelet et d'une valeur de 24.000 francs. Très grande, très élancée, cette jeune fille a un profil d'une pureté de lignes des plus classique.

Au sujet de ce concours, nous avons reçu des centaines de lettres dont les vœux nous autorisent aujourd'hui à organiser un referendum

entre tous nos lecteurs. Dès maintenant, ils sont priés de garder soigneusement tous les numéros de *Cinémagazine* où il est question du concours de la *Reine des Provinces de France*.

Entre les 49 concurrentes dont tous les portraits ont été donnés par *Cinémagazine* en 7 séries hebdomadaires, préparez votre classement par région, et par ensemble. Plusieurs prix dont le détail sera donné dans notre prochain numéro seront offerts aux concurrents dont le classement se rapprochera le plus de celui désigné par la majorité de nos lecteurs.

Ce sera le concours de *Cinémagazine* pour le mois de mai

L'ELUE DU RHONE : **Mlle Claudette BOURDEIX**. *Nee à Villeurbanne (Rhône), en 1900, de père et mère du Rhône.* Cheveux : noir aile de corbeau. Yeux : marron. Taille 1 m. 70. *Elue à Lyon, le 25 octobre 1920.* Président du Jury : M. Bauer, président de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts

L'ELUE DU VIVARAIS : **Mlle Lucile TELLY**. *Née à la Voulte-sur-Rhône (Ardèche), en 1890, de père et mère ardèchois.* Cheveux : noirs. Yeux : gris vert. Taille : 1 m. 65. *Elue à Privas (Ardeche), le 4 octobre 1920.*

LA BOURGUIGNONNE : **Mlle Jeanne CHAMPONNOIS** *Née à Vitteaux (Côte-d'Or), en 1899, de père et mère bourguignons.* Cheveux : blond doré. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 70 *Elue à Dijon (Côte-d'Or), le 10 octobre 1920.* Président du Jury : M. G Gérard, maire de Dijon

L'ELUE DU VELAY : **Mlle Emma VELLAVIA**. *Née à Saint-Eble (Haute-Loire), en 1894, de père et mère de la Haute-Loire* Cheveux : blond ardent. Yeux : brun doré Taille : 1 m. 68. *Elue au Puy (Haute-Loire), le 12 septembre 1920.* Président du Jury : M. le maire du Puy.

AVIS

Les photographies illustrant cet article ont été communiquées par la revue Comœdia illustrée *qui en a le* copyright, *et qui édite, en association avec* Le Journal, *un album de grand luxe où elles seront reproduites avec le plus grand soin.*

(Pour l'album officiel, voir page suivante)

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

16 Millions de francs pour un Film

ON nous écrit d'Amérique que l'Universal Film Manufacturing Co de New-York travaille depuis huit mois au plus grandiose des films produits jusqu'à présent dans le pays outre-atlantique. Il est intitulé *Foolish Wives* (*Folies de femmes*) et n'a pas coûté moins d'un million de dollars (au cours actuel du change cela fait environ 16 millions de francs français), ce qui est même pour les conceptions américaines une somme fantastique. Jamais, jusqu'à présent, un film n'a exigé tant d'argent que celui-ci. Quand on peut s'imaginer que pour une seule scène on ait dépensé l'énorme somme de 200.000 dollars, on pourra peut-être croire à l'incroyable coût de 1 million de dollars pour la réalisation du film. Cette scène comprend une reproduction exacte du café et de l'hôtel de Paris, à Monte-Carlo, ainsi que des fameux jardins et esplanades du célèbre Casino.

Succès oblige

GEORGES Champavert, encouragé par le grand succès de *La Hurle*, a l'intention de tourner un nouveau film avec des fauves. L'héroïne de cette nouvelle production serait Juliette Malherbe.

Du Ciné à la Caserne

PIERRE Caron, qui produisit voici peu de temps un très bon film, *L'Homme qui vendit son âme au diable*, vient de passer le conseil de révision et a été pris bon pour le service armé.

Tous nos compliments et... tous nos regrets.

Un autre Film de Priscilla Dean

LA charmante artiste de *La Vierge de Stamboul* et de *Outside the Law* (*Hors la loi*), vient de terminer un nouveau film intitulé *Réputation*. Les différents caractères personnifiés dans son double rôle par Miss Dean, sont successivement ceux d'une femme dissipée, vicieuse, et d'une innocente jeune fille américaine. Ces différents caractères, réunis dans un seul film donnent une action des plus puissante, et Priscilla Dean joue ces rôles divers avec son impressionnant talent habituel. La mise en scène est de Stuart Paton et l'édition de ce film est faite par l'Universal Film Manufacturing Co de New-York.

Charlot voyage

ON annonce l'arrivée prochaine, en France, de Charlie Chaplin. Le célèbre mime ne vient pas pour tourner, mais pour régler un procès très important pour lui. Et ce sera bien le cas de le dire : Charlot voyage... pas pour rien ! ! !

Une bonne idée.

UNE grande maison d'édition va faire un grand film qui aura pour titre : *Le tour du Monde dans un fauteuil*. La bande serait entièrement montée avec des bouts de documentaires.

Pourquoi pas. Ça vaudra certainement le *Tour du Monde d'un gamin de Paris*.

Un nouveau metteur en scène

JEAN Legrand qui fit ses débuts à l'écran dans un rôle de jeune premier de *Blanchette* a renoncé au métier de comédien. A son tour, le voici metteur en scène.

Choses d'Amérique

LE contrat qui liait Dorothy Gish à la *Paramount Pictures* étant terminé, c'est désormais sous la direction de D. W. Griffith, que cette artiste va tourner une nouvelle série de comédies.

ON parle beaucoup d'une nouvelle lampe électrique, puissance un milliard de bougies, dont se servirait *La Paramount Artcraft Lasky Corp*, pour la prise de vues dans ses studios.

Ah ! si les producteurs français disposaient de semblables moyens !...

LA preuve est également faite en Amérique qu'un film passant en exclusivité absolue, dans un seul établissement (comme une pièce de théâtre), peut conduire à la fortune ceux qui l'ont réalisé et ceux qui l'exploitent. Une production Griffith : *Way down dast*, vient en effet d'atteindre sa 337e représentation au Grand cinéma de la 44e Rue, à New-York.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60 et 62, Avenue de la Motte-Picquet
Direction artistique : G. MESSIE
Grand orchestre symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 22 au 28 avril 1921
Rideau à 8 heures précises

Pathé-Journal. — Pathé-Revue

LA FAVORITE DU MAHARADJAH
5e et dernier Episode : **Le Miracle du Brahmane**

L'HOMME AUX TROIS MASQUES
Grand Ciné-roman d'Arthur Bernède
1er Episode — **Les Briseurs d'Ailes**

L'AME DE KOURA-SAN
Grand drame japonais, interprété par Sessue Hayakawa

LE RÊVE
d'après le chef-d'œuvre d'Emile Zola

Joë Gentleman, Comique
Intermède : NOSSAM, Comique Vedette de l'Olympia et sa chienne CAROLINE :

A l'Orchestre : **Le Barbier de Séville**, ouverture.

Tous les *Jeudis* à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la jeunesse

La semaine prochaine : nouveau spectacle sensationnel :
BLANCHETTE et LE TRAQUENARD

ALBUM OFFICIEL
du CONCOURS de BEAUTE
des PROVINCES de FRANCE
(Publié par le " JOURNAL ". Édité par " COMŒDIA ILLUSTRÉ ")

Dans ce magnifique album seront reproduits les portraits de toutes les lauréates du concours, dans leurs costumes régionaux.

Prix de Souscription : 15 francs

Ce prix sera porté à 20 fr. dès l'apparition
Adresser demandes et mandats au " Journal " 100, Rue de Richelieu.

LES ÉCUMEURS DU SUD

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes par André Dollé

ADAPTÉ DU FILM VITAGRAPH, (Sélection Georges Petit)

ILLUSTRÉ PAR LES CLICHÉS VITAGRAPH

Edith reconnut dans leur agresseur William Duncan en personne

TROISIÈME ÉPISODE (1)

LA MAISON INFERNALE

I. — Où Wiggins opère un nouveau sauvetage

Nous avons laissé Edith Johnson en fâcheuse posture sur une saillie rocheuse d'où elle ne pouvait s'évader sans risquer de se rompre les os. Des heures se passèrent sans que personne vint la délivrer et la malheureuse, croyant Wiggins victime de son courage, se prenait à désespérer.

On peut présumer de la joie qui l'anima quand une voix se fit entendre, tout là-haut, au sommet de la montagne. Elle leva la tête et ses yeux stupéfaits reconnurent le visage de Wiggins qu'elle croyait bien mort et broyé dans sa terrible chute. Il portait d'épais pansements à la tête et aux bras, et, malgré les souffrances qu'il devait endurer, il n'hésitait pas à dérouler une corde que tenaient solidement deux hommes et dont il s'aidait pour descendre afin de la sauver. Edith admira sans réserve le mâle courage de

(1) RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS. — *Harry Johnson ruiné par le consortium Harold Duncan veut refaire fortune dans son « claim ». Il est sequestré par ses propres employés, Wiggins et Bulger. Le fils d'Harold Duncan, William, chassé injustement par son père et engagé comme bûcheron fait parvenir à Édith, fille de M. Johnson une lettre d'appel du prisonnier.*

Le train qui amène Edith est précipité dans le fleuve du haut du pont miné par la crue.

William sauve Edith. Les bandits cherchent à capter la confiance d'Edith et à perdre William qui n'échappe à l'écrasement que pour être jeté à l'eau.

cet homme et son cœur palpita de reconnaissance et de joie.

Bientôt il aborda sur le coin de roc où était restée la jeune fille.

— Quelle abnégation ! lui dit-elle ; comment, blessé comme vous l'êtes, avez-vous pu venir encore à mon secours ?

— J'en ai trouvé la force dans mon amour ! répondit Wiggins en veine de galanterie.

Tout en parlant, il attachait la corde à la ceinture d'Edith, et les deux hommes restés au sommet du rocher, s'arc-boutèrent sur leurs jarrets et la hissèrent. Puis Wiggins fut remonté à son tour par la même voie.

En se retrouvant enfin saine et sauve ainsi que son bienfaiteur, Edith eut un geste charmant de gratitude profonde, et, serrant de toutes ses forces les mains de Wiggins, elle se préparait à le remercier chaudement... lorsque, derrière eux, une voix cria : « Haut les mains ! »

Sous la menace d'un revolver braqué, Wiggins et ses deux compagnons obéirent aussitôt.

Edith se retourna... et quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'elle reconnut dans leur agresseur William Duncan en personne ?

La stupéfaction des trois autres, qui croyaient bien avoir envoyé leur ennemi *ad patres*, était peut-être tout aussi grande, mais ils se gardaient bien de la manifester — et pour cause !

Edith s'avança vers lui, et, d'une voix que l'indignation rendait tremblante, elle lui demanda :

— Que signifie cette façon de surgir devant les gens en les menaçant de mort ?

— Oh ! ce n'est pas à vous que j'en veux ; vous n'avez, personnellement, rien à craindre, miss. Mais je me demandais ce que ces trois gaillards pouvaient bien vous vouloir en ce lieu désert, et, comme j'ai des motifs de douter de leur vertu, je cherchais seulement à vous protéger contre trois coquins !

Edith ne comprit pas la portée de ces paroles. Elle répliqua, après avoir dédaigneusement toisé l'agresseur :

— Comment ! c'est vous, monsieur, qui osez me parler ainsi ? Eh quoi, ces braves gens viennent de me sauver la vie et vous vous déclarez en guerre ouverte contre eux ? Votre attitude me semble assez bizarre ! Je vous prie désormais de ne plus vous occuper de moi !

Et elle passa, dédaigneuse, suivie de Wiggins triomphant, pendant que Bulger, ricanant, laissait tomber ces mots que William, accablé, ne songeait même pas à relever :

— Vous êtes une fameuse fripouille et si j'étais à la place du shériff, je n'hésiterais pas à vous faire expulser du district !

II. — Au « Modern'Hôtel »

Très mortifié par la méfiance qu'avait montrée à son égard celle à qui il voulait tant de bien, William Duncan avait quitté le claim sans espoir de retour et était venu s'installer à la ville voisine : Mariposa.

Comme il traversait le hall du Modern'Hôtel, après s'être fait inscrire sur le registre des voyageurs, il croisa un homme qui, aussitôt qu'il l'eut dévisagé, vint à lui avec un bon sourire et sa main loyalement tendue :

— William Duncan !

— Bill !

Après de chaleureuses effusions, les deux anciens camarades de collège parlèrent de leurs situations respectives. Bill s'était lancé dans la vie à peu près comme un bon joueur de football-rugby se lance dans la partie : tête baissée, décidé à vaincre sans ménager les efforts pour y parvenir !

Ses entreprises avaient été couronnées de succès ; maintenant, il venait de traiter dans la région de grosses affaires de pétrole et il se préparait à repartir avec un portefeuille abondamment garni.

— Je n'en puis dire autant, repartit William, sans abdiquer pour cela sa perpétuelle bonne humeur. Après m'être fâché avec mon père qui ne m'a pas pardonné la façon dont j'ai quitté le collège, j'ai dû me servir de mes bras pour gagner mon pain, car il me manquait le nerf de la guerre : l'argent !... Bast, je n'attribuais nulle importance à ma pauvreté : un solide gaillard, entraîné aux sports, doué de courage et de bonne volonté, ne mourra jamais de faim dans notre fertile et prospère pays...

Malheureusement, si je faisais fi de la fortune il y a seulement un mois, je dois avouer que... pour des raisons d'ordre purement sentimental... j'ai changé d'avis depuis !

Et il raconta dans tous leurs détails l'histoire de la catastrophe, la rencontre d'Edith, les tragiques événements qui faillirent, à deux reprises, lui coûter la vie et enfin, son départ du claim après son altercation avec ses adversaires.

Bill avait suivi son récit avec les marques du plus vif intérêt.

— Ecoute, dit-il à William, quand celui-ci eut terminé... écoute-moi bien : il ne sera pas dit que Bill aura rencontré son meilleur copain sans l'avoir fait profiter de sa veine peut-être passagère ! En outre, je n'oublie pas que, certain jour, au collège, tu m'aidas spontanément à payer certaine dette de jeu en m'avançant les 5.000 dollars — somme énorme pour nous à ce moment-là — qui me manquaient.

William eut un geste d'insouciance qui voulait dire à peu près ceci : « Ne pensons plus à ces vieilles histoires. » Mais Bill n'y voulut pas prêter attention et il obligea son ami à l'écouter :

— Ces 5.000 dollars m'ont, à cette époque-là sauvé l'honneur... et peut-être la vie ! Ce sont là, mon cher, services qui ne s'oublient pas, je te le jure.

— Mais que veux-tu que je fasse de tes 5.000 dollars ?

— Je vais t'en indiquer le placement sans plus tarder. L'un de mes clients, un nommé Carruthers, possède aux environs de Mariposa

des terrains pétrolifères dont un honnête travailleur comme toi pourrait tirer de larges profits. Or, il met en vente ces terrains et, si tu voulais acheter une option....

A ce moment, il s'interrompit avec un air subitement soucieux :

— Mais j'y pense... un amateur s'est déjà mis sur les rangs... et, cet amateur, c'est un riche industriel de New-York, c'est ton homonyme : M. Harold Duncan

— Harold Duncan?... Mais, s'écria William, c'est mon père !

— Alors, n'en parlons plus, dit Bill, et cherchons autre chose.

— Parlons-en, au contraire, reprit William avec un visage qui s'était brusquement éclairé d'une joie malicieuse... parlons-en !

— Comment ?... tu te mettrais en concurrence directe avec ton père ?

— Et sans hésiter ! s'exclama William ; après ce qu'il m'a fait, ce serait lui jouer un bon tour pas trop méchant. Je lui prouverai, en outre, que son fils est tout aussi débrouillard que lui en affaires !

III. — Un concurrent qu'on n'attendait pas

Wiggins et Bulger se préoccupaient, eux aussi, de la vente de ces terrains pétrolifères. Ces gisements, en somme assez voisins du claim, leur permettraient de donner à l'exploitation une extension telle, que tout en leur procurant de notables bénéfices, ils seraient capables de tripler la valeur des propriétés de M. Johnson.

— Pars de suite, dit Wiggins à son fidèle Bulger ; voici la somme voulue pour prendre une option sur la vente ; fais diligence afin d'arriver bon premier ; c'est une affaire de premier ordre et j'attache la plus grande importance à sa réussite.

Bulger sortit, monta sur son cheval favori qui, du matin au soir, restait sellé dans la cour du ranch et s'éloigna, suivi de deux hommes du claim.

Sur ces entrefaites, Edith entra dans le bureau. Depuis le mystérieux attentat de la forêt où s'était affirmée la belle conduite de Wiggins, elle interrogeait son cœur et se demandait si ce vaillant gentleman ne méritait pas plus qu'une affectueuse gratitude ?... Un dernier doute subsistait encore au fond d'elle-même, et ce doute lui venait de l'aversion que marquaient les exploitants du claim pour ce William auquel, en somme, elle devait la vie, ce brave et beau William dont la franche figure reflétait la droiture et la loyauté, ce William qu'elle jugeait incapable de la noirceur d'âme dont on le parait !

Un mystère planait sur tout cela, un mystère épais, insondable, qu'elle était loin, certes, d'éclaircir !

Wiggins, lui, ne devinait pas les secrets sentiments de la jeune fille ; il était persuadé que sa virulente algarade avec William, jointe aux preuves de dévouement qu'il avait données,

Ils croyaient bien l'avoir envoyé ad patres.

suffisait pour que sa protégée ait à tout jamais chassé de sa pensée l'intrus détesté et pour qu'elle ait ménagé en son cœur une large place au héros qu'il se targuait d'être.

— Je lui prouverai que son fils est aussi débrouillard que lui.

Aussi, ce matin-là, en se voyant seul avec Edith, s'approcha-t-il d'elle et lui avoua-t-il sans ambages :

— Miss, permettez-moi de vous parler sans

— Je puis vous donner une option de 5 jours

détours... Miss Johnson, je vous aime ! Si vous consentez à m'épouser, je veillerai à ce que justice vous soit rendue, ainsi qu'à votre père. Je vous promets que je mettrai tout en œuvre pour le retrouver et que je n'aurai pas de répit avant que ses ennemis soient capturés et punis comme ils le méritent.

Ce disant, il lui prenait la main et tentait de la porter à ses lèvres.

Mais Edith opposa une douce résistance et répondit :

— Je vous sais gré de vos sentiments ; j'ai remis mon sort entre vos mains et je vous maintiens volontiers ma confiance... toute ma confiance. Mais je ne comprends pas que vous posiez des conditions à la bonne œuvre dont vous voulez bien vous charger. La recherche de mon père, la poursuite des coupables, ce sont là, il me semble, gestes tout naturels, qui devraient vous venir spontanément ?

Wiggins comprit qu'il avait un peu trop brusqué les choses.

— C'est mon amour qui parle, miss, et, si je n'exprime pas assez éloquemment mes sentiments, je vous en demande pardon... Mais répondez à ma question : voulez-vous me laisser espérer qu'un jour vous serez ma femme ?

Mise ainsi dans l'alternative de répondre par oui ou par non, Edith se sentit envahie par un étrange embarras... ses yeux fixèrent, devant eux, dans le vague, une image... une forme qui se précisait... un visage lui apparut comme dans un brouillard, puis elle distingua ses traits : deux grands yeux rieurs, une bouche aux dents claires, un large front aux cheveux bouclés... Son cœur avait répondu : « C'était William qu'elle aimait ! »

— Eh bien ? insista Wiggins.

— Oh !... je vous remercie pour votre bonté, pour votre générosité et votre dévouement... mais... je préfère réfléchir !...

Et elle sortit avant que l'autre, tout désappointé, ait trouvé un mot à répliquer.

IV. — L'Option

William, muni des cinq précieux billets de mille dollars chacun, s'en fut louer une automobile qui le transporta rapidement à la propriété du sieur Carruthers.

Son fondé de pouvoirs seul, s'y trouvait, car M. Carruthers parti à New-York, lui avait laissé carte blanche pour traiter en son nom.

L'affaire ne souffrait aucune difficulté puisque William arrivait bon premier :

— Pour mille dollars, lui annonça le fondé de pouvoirs, je puis vous donner une option de cinq jours avec droit de priorité pour le renouvellement.

Les deux hommes entrèrent dans la maison, et, sur-le-champ, un contrat provisoire fut signé.

Comme ils ressortaient, une auto stoppait devant la porte et un homme en descendait.

— Je viens pour l'option, dit-il...

William considéra avec certain sourire narquois ce voyageur couvert de poussière qui avait dû fournir une longue traite... pour se voir damer le pion à son arrivée.

— Je suis le représentant de M. Harold Duncan, le grand financier new-yorkais, et je viens au sujet des terrains pétrolifères...

— Je regrette, monsieur, mais l'option est déjà prise.

— Par qui ?

— Par monsieur...

L'homme, ce disant, désignait William qui riant de bon cœur, s'éloignait vers son auto avec toute l'attitude du triomphe.

A peine était-il parti que deux cavaliers arrivaient à leur tour et tenaient au fondé de pouvoirs de M. Carruthers un langage identique à celui du représentant de M. Harold Duncan. La réponse fut la même :

— L'option est déjà prise.

— Par qui ?

— Par votre ancien employé : M. William Duncan !

Bulger et l'homme qui l'accompagnait — car les deux cavaliers n'étaient autres que les envoyés de Wiggins — se regardèrent fort désappointés, puis, tout en s'acheminant vers leurs montures, ils échangèrent à voix basse des paroles mystérieuses.

V. — Un Ami.

Ce matin-là, Edith prenait le frais sur le seuil de la cabane qui lui tenait lieu d'habitation au claim. Un homme vint à passer : c'était Long Tom, l'un des meilleurs ouvriers de l'exploitation, l'un des rares qui aient refusé de s'affilier à la terrible bande des *Ecumeurs du Sud*.

Long Tom avait un fond d'honnêteté qui lui faisait réprouver les louches agissements des brigands redoutés ; à aucun prix il n'aurait consenti à tremper dans leurs exactions.

Cet homme, voyant Edith seule, s'en approcha respectueusement, puis, s'étant assuré que nul regard inquisiteur ne pouvait épier ses faits et gestes, il lui dit :

— Miss, ma conscience ne me laisse pas de repos depuis que j'ai connu avec quelle injustice a été traité ce pauvre M. William.

— Que voulez-vous dire ?

— On vous l'a représenté comme un coureur et un fêtard. Rien n'est plus faux : M. Duncan mène une conduite irréprochable depuis son arrivée au claim.

— Et son attitude singulière devant ceux qui, précisément, venaient de me sauver la vie, comment l'interprétez-vous ?

— Là encore, vous avez été induite en erreur. Si mystérieuse qu'ait pu vous paraître sa conduite, je vous en conjure, ne vous hâtez point de le condamner... Je ne puis parler davantage pour l'instant, mais l'avenir se chargera de me

donner raison. En tout cas, permettez-moi de vous affirmer que vous avez eu tort de vous fâcher avec lui. C'est un garçon loyal et sincère, un brave homme dans toute l'acception du mot... je ne saurais en dire autant de Wiggins et de Bulger !

Et, comme Wiggins sortait de son bureau, Long Tom cessa brusquement son discours et s'en fut, laissant la jeune fille étrangement troublée, plus troublée peut-être qu'elle ne voulait bien se l'avouer.

VI. — Le Messager

Wiggins fit venir Long Tom en son bureau.

— Vous allez prendre un cheval et vous rendre à Mariposa, ordonna l'administrateur du claim... Voici une lettre que vous remettrez à son destinataire : le pasteur de la ville.

Long Tom prit la missive et se retira.

Comme il allait monter à cheval, il entendit qu'on l'appelait : c'était Edith qui, dissimulée derrière un bâtiment, lui faisait signe d'approcher en lui recommandant le silence.

— J'aurais, lui dit-elle à voix basse, une lettre urgente à faire parvenir à William Duncan. Savez-vous où il se trouve ?

— Assurément, il est dans un petit hôtel voisin des terrains pétrolifères de Carruthers, l'hôtel Evergreen... je tiens ce renseignement de gens qui l'y ont rencontré.

— Dans ce cas, voulez-vous accepter de lui remettre ce pli ?

— Très volontiers.

Il prit la lettre et s'éloigna à cheval.

VII. — Le Puits dynamité

Depuis qu'il avait pris son option, William n'avait pas quitté les terrains pétrolifères ; il s'était abouché avec les ouvriers et s'était fait expliquer dans leurs moindres détails les travaux accomplis et à faire ; bientôt il fut parfaitement au courant de cette exploitation et, en, attendant la fin du délai fixé pour la signature du contrat définitif, il ne ménagea pas ses efforts. Bulger n'était pas sans connaître les faits et gestes de William ; trop de motifs l'incitaient à en finir avec ce dangereux ennemi pour qu'il ne mit pas tout en œuvre afin d'entraver son succès et, si possible, de l'amener à nouveau dans un guet-apens mortel.

Une explosion formidable retentit...

Ce préambule explique la présence dans les environs du puits de pétrole, de deux individus aux louches allures dans lesquels il nous sera facile de reconnaître Bulger, dit Tête de Taureau, et l'un de ses complices. Cachés dans un bosquet, ils guettaient le départ des ouvriers.

Quand l'heure du repas arriva, les travailleurs déposèrent leurs outils et s'en furent s'installer à l'ombre. Là, ayant déballé leurs victuailles, ils se mirent à déjeuner d'excellent appétit.

C'était cet instant que guettaient Bulger et son acolyte. A pas de loup, ils s'approchèrent de l'un des puits, tout en portant avec d'infinies

précautions un petit paquet que Bulger dissimulait de son mieux.

— Cette fois-ci, dit le misérable, je crois que ce cher William pourra prendre un billet pour l'autre monde... mais pas un billet d'aller et retour !

Ils se trouvèrent bientôt à l'entrée du puits. C'était une installation modèle dotée d'une superstructure solide établie pour un débit important.

Bulger s'approcha d'une pompe aspirante et en vérifia la solidité. Un lourd piston qui se manœuvrait à l'aide d'un câble parut plus particulièrement l'intéresser... Alors, il fit signe à son compagnon qui lui tendit le paquet tout ouvert. Tête de Taureau en sortit une vingtaine d'objets longs et cylindriques... des cartouches de dynamite ; il plaça lesdites cartouches dans le tube où devait fonctionner le piston.

Puis, leur coup préparé, les deux bandits s'éclipsèrent, pas assez vite cependant pour que William qui arrivait précisément de ce côté, n'ait eu le temps d'entrevoir leurs silhouettes entre les arbres.

Le futur propriétaire du gisement pétrolifère venait rendre visite à ses ouvriers.

— Je vous félicite pour votre appétit, leur dit-il... mais je vous félicite moins pour votre vigilance : il m'a semblé voir rôder deux hommes par ici. Je vous préviens que je ne veux pas voir des étrangers en ce lieu.

Puis il s'approcha du puits.

Non loin, masqués par un gros tronc d'arbre, ses ennemis veillaient. Comme William faisait les derniers pas qui le séparaient du puits, Bulger sortit son browning, visa lentement, minutieusement... le coup partit... la balle coupa le câble qui tenait suspendu le piston de la pompe.. la lourde masse tomba de tout son poids sur la dynamite... et une explosion formidable retentit, jetant l'épouvante parmi les hommes qui achevaient leur repas.

VIII. — Le coup de l'Hôtel Evergreen

Quand les derniers grondements de la terrible explosion se furent répercutés à travers la forêt profonde, quand les ouvriers, revenus de leur surprise se préparèrent à organiser les secours, une plainte douloureuse monta du fatras de débris sur lesquels le pétrole soudainement jailli du puits retombait.

Pendant ce temps, profitant du désarroi général, les deux coupables sautaient à cheval et s'enfuyaient à bride abattue.

William gisait évanoui au milieu des décombres, les vêtements en lambeaux, les cils et les cheveux quelque peu brûlés. Quand on l'eut ranimé, on constata qu'il n'avait souffert que de la commotion, mais que l'explosion ne lui avait causé aucune blessure. Si Bulger avait attendu deux secondes seulement de plus, nul doute que sa victime n'eut été réduite en miettes, mais, dans sa fièvre de meurtre, il avait appuyé trop tôt sur la détente de son arme et, comme une quinzaine de mètres séparaient encore William de la machine infernale, il avait eu la chance inouïe de s'en tirer à peu près indemne

Le rescapé, après quelques heures de repos, se rendit à l'hôtel Evergreen où une agréable surprise l'attendait : la lettre d'Edith.

La jeune fille lui avait écrit ces mots qui emplirent d'une béatitude infinie le cœur de William :

AMI,

J'ai tout lieu de craindre que Wiggins ne m'oblige à l'épouser... c'est vous dire combien votre appui me serait utile en ce moment. Je suis très, très fâchée de ce que je vous ai dit car je sais maintenant que vous êtes un ami pour moi.

J'ose espérer que vous oublierez ma mauvaise humeur de l'autre jour.

Pardonnez-moi et venez à mon secours.

EDITH JOHNSON.

Frémissant de joie, William releva la tête et fixa le messager :

— Long Tom, puis-je avoir pleine confiance en toi ?

— Mon dévouement pour vous est égal à la répulsion que j'éprouve pour les sinistres coquins qui dirigent le claim.

— Fort bien. Voici le service que j'ai à te demander : la lettre d'Edith m'appelle là-bas ; or, j'avais à traiter dans ce pays une affaire de la plus haute importance. Tu vas donc occuper ma chambre jusqu'à demain matin. Voici 4.000 dollars qui serviront à renouveler une option que je me suis fait donner sur les terrains pétrolifères de M. Carruthers. Le fondé de pouvoirs devait venir me trouver ici demain matin, mais je préfère que tu te rendes là-bas toi-même. L'option expire à 9 heures, ne manque pas d'être exact.

Pendant ce temps, Bulger et son compagnon auxquels s'était joint un métis dont l'appât du gain avait fait un fidèle serviteur des bandits, réussissaient à se faire donner, à l'étage supérieur de l'hôtel Evrgreen, une chambre située exactement au-dessus de celle de William.

Ce fut un jeu pour Bulger de percer un trou dans le plancher à l'aide d'une vrille et d'observer tout ce qui se passait au-dessous.

Lorsque William fut parti, Long Tom se prépara à goûter un repos bien gagné après avoir toutefois vérifié soigneusement les fermetures de la fenêtre et de la porte. Puis, ayant dissimulé les 4.000 dollars sous son oreiller, il ferma les yeux.

Quand ses ronflements sonores vinrent prouver surabondamment qu'il dormait, Bulger introduisit dans le trou du plafond le canon de son revolver et le tint braqué sur Long Tom.

Pendant ce temps, le métis, agile comme un reptile, se faufilait dans la conduite servant au chauffage de l'hôtel... Bientôt, une main déplaçait prudemment la grille qui fermait la bouche de chaleur, et, passant par l'étroit orifice un

homme se glissait dans la chambre de Long Tom. C'était le métis.

Pendant que, pour parer à toute éventualité, le revolver, là-haut, restait braqué sur le dormeur, l'autre, d'une main experte, subtilisait les dollars. Cela fait, le voleur s'en allait par où il était venu.

Quelques minutes plus tard, le galop de trois chevaux retentissait sur la route. Eveillé brusquement, Long-Tom sauta sur ses pieds et courut à la fenêtre : dans un nuage de poussière, trois cavaliers fuyaient à toute vitesse... parmi eux, il reconnut Bulger... Un secret pressentiment l'avertit que les trois fuyards venaient de faire un mauvais coup... il plongea la main sous son oreiller et proféra un juron sonore : l'argent n'y était plus !

IX. — Quand même

La nuit porte conseil !

Au matin, le plan de Long Tom était arrêté. A l'heure dite, le fondé de pouvoirs de Carruthers se mit en route pour venir retrouver William à l'hôtel Evergreen ainsi qu'il avait été convenu. La route était courte, aussi l'homme avait-il jugé inutile de s'encombrer d'une arme quelconque.

Il en éprouva un vif regret lorsqu'il vit soudain surgir devant lui, au détour d'un bois, un homme qui, en lui mettant le canon de son revolver sur la tempe, le somma d'arrêter.

— Qui êtes-vous ? demanda le malheureux plus mort que vif.

— Un ami de William Duncan.

— Alors, que me voulez-vous ?

— Je veux que vous obéissiez aux ordres que je vais vous donner.

— Mais vous êtes fou : j'ai précisément rendez-vous à neuf heures avec William Duncan.

— Des événements que je n'ai pas le temps de vous raconter en détail sont venus contrarier nos projets... Vous allez me signer le renouvellement de l'option de M. Duncan sans me demander le versement des 4.000 dollars... vous entendez bien : sans me demander le versement des 4.000 dollars ! Ensuite, je vous rendrai la liberté, mais si vous faites un pas, je vous lâche une balle dans la peau.

« Contre la force, pas de résistance ! » dit un vieux dicton ! Ce matin-là, le pauvre fondé de pouvoir dut constater, en s'exécutant sur-le-champ, que le proverbe avait raison.

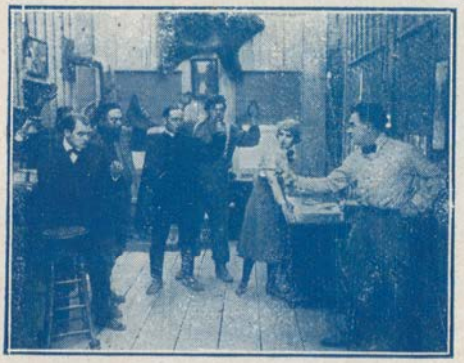
X. — Un Mariage sans consentement mutuel

La lettre de Wiggins que Long Tom avait portée à Mariposa n'était autre qu'une invitation pour le pasteur de se rendre le plus tôt possible au claim des Luna Mountains.

— Voici 4.000 dollars qui serviront à renouveler l'option.

Loin de se douter de ce qui l'attendait, le pasteur se mit en route dès le lendemain.

Quand il arriva à destination, il fut reçu par

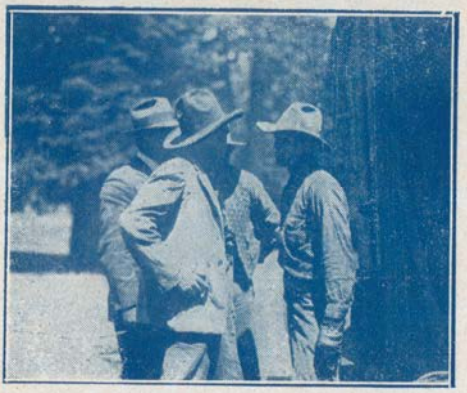


William fit irruption dans la pièce.

un homme qui, sur l'ordre de son maître, le conduisit directement au bureau.

— Mon révérend, dit Wiggins, je vous ai fait venir pour me marier.

— Fort bien, répondit le clergyman en sor-



Longtemps ils réfléchirent à leur nouveau plan

tant de sa poche une vénérable bible fort usée, Où est la jeune fille ?

Edith, sans aucune méfiance, entra en ce moment.

— La voici précisément.

— Veuillez approcher, mademoiselle, dit avec douceur le prêtre.

— Que me veut-on ? balbutia Edith en écarquillant des yeux ébahis.

— Mais... fit le pasteur... on veut... vous marier.

— Moi !... Monsieur le Révérend, vous devez faire erreur, je ne veux pas me marier... je n'ai rien promis.

Wiggins haussa les épaules et dit avec assurance :

— Elle a parfois des accès de démence... remplissez votre office sans vous occuper de ses bavardages.

Et, comme le pasteur indécis, hésitait à obéir, il lui mit son revolver sous le nez.

... A cet instant, la porte s'ouvrit sous une poussée violente et William fit irruption dans la pièce.

De saisissement — et peut-être de peur — Wiggins laissa choir son arme et ce fut à son tour de trembler sous la menace d'un browning... Mais William ne se tint pas suffisamment sur ses gardes, et, comme préoccupé avant tout de protéger la jeune fille, il se tournait vers elle, Wiggins, prompt comme l'éclair, ramassait son revolver... Mais William avait vu le geste... il tira !

Wiggins, touché à la jambe, tomba sur le plancher.

Sur ces entrefaites, Bulger qui, toute la matinée, avait vainement attendu le fondé de pouvoirs de Carruthers avec l'espoir d'obtenir cette fois l'option, entra dans le bureau... A cette vue, William ne perdit pas son sang-froid, et, mettant en joue le nouveau venu, il s'écria :

— Vous êtes de trop ici, vous, avec vos airs menaçants ! Haut les mains, vous aussi !

Tête de Taureau s'empressa d'obtempérer, tout en protestant de sa bonne foi :

— Vous avez tort, je vous assure, monsieur William, de vous méfier de moi : je suis votre ami, je vous le jure... et je désapprouve les bêtises de Wiggins... Il m'avait vaguement parlé de son projet d'épouser Mlle Edith... Moi, je n'y avais pas attaché d'importance : j'ai cru à une extravagance... Il faut pardonner à Wiggins, il a dû attraper un coup de soleil. Calmez-vous, monsieur William, calmez-vous, je me charge de le raisonner et d'arranger cette affaire... Sa blessure a dû le rappeler à la raison ! Laissez-moi le soigner et ne craignez rien : je suis sûr que Wiggins regrette déjà son coup de tête !

XI. — La Maison infernale

L'explication entre les deux hommes, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, fut dénuée d'aménité.

Tête de Taureau s'emporta et ne ménagea pas ses reproches à l'administrateur, lui jurant qu'il allait le faire damner s'il continuait ses imprudences folles.

Wiggins promit tout ce qu'il voulut. Puis, d'un commun accord, les deux bandits estimèrent que William devenait pour eux de plus en plus dangereux car, à présent, il en savait trop sur leur compte. Certes, il ne pouvait les accuser d'une façon précise d'avoir tramé sa mort au cours des différents attentats auxquels il avait miraculeusement échappé, mais trop de soupçons accumulés risquaient de devenir, chez lui, une certitude... En outre, leur étrange conduite allait l'amener à penser que M. Johnson ne pouvait être victime que d'eux !

Longtemps, ils causèrent et réfléchirent. Finalement, ils établirent un nouveau plan et décidèrent de le mettre à exécution sans plus tarder.

Quelques heures plus tard, Bulger, tout doucereux, venait trouver Edith et William sous le prétexte de provoquer une réconciliation avec le blessé. Les deux jeunes gens acceptèrent de le suivre dans le bureau. A peine s'y trouvaient-ils qu'un homme entra et remit un objet à Wiggins. Celui-ci déplia un morceau de toile sur lequel quelques lignes étaient écrites, puis, tout en jouant l'étonnement et la sympathie, il tendit cette singulière missive à Edith, en disant :

— Cette lettre est pour vous, miss Johnson.

Ses yeux coururent à la signature... Elle poussa un cri... Le chiffon portait ces mots :

Je suis dans une cabane près du rocher de Sperhead ! A l'aide ! H. J.

— C'est bien l'écriture de mon père, dit Edith.

Tous sortirent et entrèrent dans le bois.

Parvenus au lieu indiqué, Bulger les arrêta :

— Il y a plusieurs cabanes dans les environs. Nous ferions bien de diviser nos recherches.

On se partagea donc en plusieurs groupes.

Non loin de là, William et Edith aperçurent une cabane isolée sur une hauteur.

— C'est peut-être là ! dit la jeune fille.

Ils y coururent... La porte céda sous leur poussée... L'intérieur était misérable : une table rustique, une chaise, un galetas... Sur ce galetas, un homme dormait... Edith sentit son cœur battre à coups précipités...

Elle s'approcha...

Tout à coup, le dormeur bondit de son lit, courut à la porte, sortit et referma à clef.

Avant qu'ils aient eu le temps de songer à faire un mouvement, les deux jeunes gens étaient prisonniers !

... Soudain, ils sentirent le plancher trembler sous leurs pieds... toute la cabane oscilla avec un grand craquement... ils se sentirent glisser sur une pente... puis ce fut une grande chute... un choc terrible... comme si la cabane tombait au fond d'un gouffre !

Et les deux malheureux, épouvantés, comprirent que leurs ennemis étaient en train de les enterrer vifs...

FIN DU TROISIÈME ÉPISODE

LES PETITES ANNONCES DE "CINÉMAGAZINE"

Le prix de l'insertion (la ligne DEUX FRANCS) doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes

ON demande Directeur intéressé pour salle de spectacle cinématographique de grande ville de province. Charmante résidence. Excellente situation. — Apport : 50.000 francs. — Ne pas se présenter. Ecrire : Mme AZIRE, 64, rue de Clichy, Paris.

DEMOISELLE demande place caissière dans Salle de Paris. S. C. Bureau du Journal.

TIMBRES-POSTE pour collections tous pays. Rabs 10 %. A. Depierrois. Le Passage-Lanriec (Finistère).

GRATIS Un agrandiss1 30×40. Boulissière, 42, rue Auguste-Blanche, Puteaux (Seine).

ECOLE CINÉMA, 66, rue de Bondy, Paris (Xe), Cours de projection et prise de vues, Nord 67-52 — 89-22.

ROYAL-HOTEL-St-MART Sur le Parc. Royat (P. de D.) Table de régime.

ACHAT Bons de la Défense et titres non cotés, 53, F.-Montmartre (9e) Banque Baumgarten.

ENTREPRISE de nettoyages, Encausticage et entretien de parquets. Prix avant-guerre. Capile, 4, rue de l'Agent-Bailly.

Ayant réimprimé les premiers numéros de

Cinémagazine

qui étaient épuisés, nous sommes à même de fournir indistinctement tous les numéros parus. Tous les libraires peuvent les procurer. Envoi franco. au reçu du montant en billets, timbres, mandat ou chèque. Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

LA CREME ACTIVA
"radioactive"
AFFINE LA PEAU
ECLAIRCIT LE TEINT
EFFACE LES RIDES
EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

STUDIO-ÉCOLE MARQUISETTE

5, Rue Laffitte - Grands Boulevards

LE CINÉMA POUR TOUS

Etes-vous photogénique ?
On vous le fera voir au
STUDIO-ÉCOLE
Une bande cinématographique
Comme une douzaine de cartes-album
Chez MARQUISETTE on tourne
On prend des leçons enregistrées

Et l'on y fait
De la prise de vues, de la mise en scène
Entreprise de films-publicité
Spécialité de Dessins animés
Prix à forfait
Mariages, Baptêmes, Anniversaires
On enregistre tout

Imp. LANG, BLANCHONG & Cie, 7 rue Rochechouart, Paris. *Le Directeur-Gérant :* JEAN-PASCAL.

N° 14 - 22-28 Avril 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro le 3e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

CLICHÉ VITAGRAPH

— *William Duncan !*
— *Bill !*

Scanned and Donated from the Collection of
Darren Nemeth, 2022.